

La dispute

Catherine, aide-moi,
je ne disais rien,
on règle le départ de Louis,
il veut partir,
je l'accompagne, je dis qu'on l'accompagne, je n'ai
rien dit de plus,
qu'est-ce que j'ai dit de plus ?
Je n'ai rien dit de désagréable,
pourquoi est-ce que je dirais quelque chose de désa-
gréable,
qu'est-ce qu'il y a de désagréable à cela,
y a-t-il quelque chose de désagréable à ce que je dis ?
Louis ! Ce que tu en penses,
j'ai dit quelque chose de désagréable ?

Ne me regardez pas tous comme ça !

CATHERINE. – Elle ne te dit rien de mal,
tu es un peu brutal, on ne peut rien te dire,
tu ne te rends pas compte,
parfois tu es un peu brutal,
elle voulait juste te faire remarquer.

ANTOINE. – Je suis un peu brutal ?
Pourquoi tu dis ça ?
Non.
Je ne suis pas brutal.
Vous êtes terribles, tous, avec moi.

LOUIS. – Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends
pas
ce que vous voulez dire.

ANTOINE. – Oh, toi, ça va, « la Bonté même » !

CATHERINE. – Antoine.

ANTOINE. – Je n'ai rien, ne me touche pas !
Faites comme vous voulez, je ne voulais rien de mal,
je ne voulais rien faire de mal,
il faut toujours que je fasse mal,
je disais seulement,
cela me semblait bien, ce que je voulais juste dire
– toi, non plus, ne me touche pas ! –
je n'ai rien dit de mal,
je disais juste qu'on pouvait l'accompagner, et là,
maintenant,
vous en êtes à me regarder comme une bête cu-
rieuse,
il n'y avait rien de mauvais dans ce que j'ai dit, ce
n'est pas bien, ce n'est pas juste, ce n'est pas bien
d'oser penser cela,

arrêtez tout le temps de me prendre pour un imbécile !

il fait comme il veut, je ne veux plus rien,
je voulais rendre service, mais je me suis trompé,
il dit qu'il veut partir et cela va être de ma faute,
cela va encore être de ma faute,
ce ne peut pas toujours être comme ça,
ce n'est pas une chose juste,
vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi,
cela ne se peut pas,

je disais seulement,
je voulais seulement dire
et ce n'était pas en pensant mal,
je disais seulement,
je voulais seulement dire...

LOUIS. – Ne pleure pas.

ANTOINE. – Tu me touches : je te tue.

Jean Luc Lagarde,

Juste la fin du monde, 1990